# Une fête des ROIS

## Tragico-comique

C'est, en effet, une singulière aventure que nous tenons d'un interprète attaché actuellement à une légation des plus exotiques. Cet orientaliste distingué nous a narré la tragique histoire qui va suivre et dont le héros ou plutôt la victime n'est autre que Son Excellence . Phra-Myou-Kobi-Song, sous secrétaire du ministre des Affaires étrangères d'une cour lointaine, qui vint à Paris l'année dernière.

Depuis huit jours qu'il était descendu au Grand Hôtel, Phra-Myou-Kobi Song, diplomate d'un naturel casanier, était très peu sorti.

Le 6 janvier, cependant, il ne put refuser l'invitation à dîner d'un très riche négociant français, M. A. D....., qui fait de grosses affaires avec les cours exotiques. C'est lui qui est, là-bas, le fournisseur de pianos de trois rois. Belle clientèle, s'il en fut, car Leurs Majestés ont, à elles trois, cinq ou six cents femmes, et chacune de ces odalisques met sa coquetterie à avoir un piano de Paris, sans se douter d'ailleurs de la manière dont on en joue.

Vous pensez si M. A. D.... avait à cœur de faire honneur à son hôte! Depuis quatre jours, il cherchait quel cadeau il pourrait bien lui faire. A force de fureter, il avait fini par découvrir une minuscule boîte à musique en or, à peine plus grosse qu'un haricot de Soissons, et qui jouait dans la perfection : "Il était un p'tit homme".

Elle offrait cette particularité que grâce à un mécanisme des plus ingénieux, une fois l'air fini, elle se remontait lentement toute seule et au bout de cinq ou six minutes recommençait sa musique. Bref, un chef-d'œuvre de l'horlogerie moderne.

Il comptait placer sous la serviette de son hôte cet instrument merveilleux, destiné à assurer à son propriétaire les plus hautes positions dans l'Etat.

Mais hélas! au moment de la mettre en place, plus de boîte à musique. Elle avait disparu comme une muscade. Quelqu'un l'avait évidemment volée; mais qui?

Le temps manquait pour faire une enquête, puisqu'on allait se mettre à table. On s'y mit donc, et l'amphitryon, désolé, remplaça son cadeau par une mimique vive et animée, le diplomate ne comprenant pas un mot de français.

Par une éloquente pantomime, il essaya de lui faire comprendre que le 6 janvier était le jour des Rois et qu'un vieil usage voulait que ce jour-là on mangeât une galette dans laquelle était une fève, etc., etc.

Le sous-secrétaire comprit-il? Mystère. Ce qui est certain, c'est que ses yeux brillèrent de gourmandise à l'aspect de la large part de galette que l'on plaça sur son assiette, et qu'il se mit à la dévorer avec une satisfaction manifeste.

Un instant après, on vit, à une violente contraction de sa gorge, qu'il avait avalé la fève ....Pendant un moment, la déglutition fut pénible, mais la figure de Son Excellence se rasséréna, et il se frotta l'estomac d'un air de satisfaction.

"Vive le roi!" s'écria l'amphitryon en tendant son verre.

Le diplomate fit comme lui, mais comme il reposait le sien, ô stupeur! Stupeur immense!

Voici que dans l'intérieur de l'hôte exotique, des sons harmonieux s'étaient mis à se faire entendre, faibles comme une musique au fond des bois, comme une série de soupirs d'une harpe éolienne....

Et, dans ces mystérieux accords, on fit par reconnaître l'air célèbre :

Il était un petit homme
Tout habillé de gris,
Carabi.
Qui s'en fut à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabi.....

Un frisson passa dans le dos du maître de la maison. Il était évident que, par suite d'un inexplicable concours de circonstances, le noble étranger avait avalé la minuscule boîte d'or.

Comment cela s'était-il produit? Mais ce n'était pas le moment de chercher la solution du problème. Le plus pressé était d'aller quérir un médecin.

Phra-Myou-Kobi-Song, pendant ce temps-là, avait positivement l'air d'une statue orientale de la surprise.

Roulant des yeux effarés, il faisait des efforts désespérés pour appliquer son oreille contre sa poitrine, où la boîte continuait à moudre tout doucement son air....

L'air fini, il se fit un silence. Son Excellence était devenue toute verte, tandis que le fabricant de pianos s'arrachait les cheveux et répétait d'une voix entrecoupée :

"Mon Dieu! mon Dieu! Qu'ai-je fait!.....Une Excellence à musique! Pour sûr, la clientèle est perdue pour moi!" Il fut un peu rassuré, cependant, en voyant que Phra-Myou Kobi-Song avait tout à coup pris une physionomie extraordinairement satisfaite. La mécanique s'étant remontée toute seule, l'air venait de recommencer dans son estomac, sans douleur....

Un travail se faisait évidemment dans la tête du sous-secrétaire d'Etat. Il se disait qu'un succès immense l'attendait à son retour, et que son royal maître ne pouvait faire autrement que de nommer premier ministre un homme aussi harmonieux. Et, sans comprendre ce qui se passait, il se sentit pris d'une si exubérante reconnaissance pour l'auteur de ce sortilège qu'il prenait par gestes à M. D.....le grand cordon de l'Eléphant noir.

Le médecin arriva et déclara que l'absorption de la boîte d'or ne présentait aucun danger. "Seulement, ajouta-t-il, il était impossible qu'elle sortît jamais." Quant au mécanisme, il n'y avait pas de raison pour qu'il s'altérât et cessât de se remonter tout seul ...

L'histoire ajoute que le diplomate, pressé d'aller se montrer à son souverain, partit immédiatement, sans avoir compris ce qui s'était passé : à savoir, que la cuisinière de M.D....ayant volé la boîte d'or, l'avait laissé tomber dans la pâte du gâteau des Rois. Comprimé dans cette pâte, le mécanisme s'était donné carrière aussitôt qu'il s'était trouvé à l'aise dans l'estomac de Son Excellence.

Quant à Phra-Myou Kobi Song, on pense, avec raison, qu'il est parvenu au faîte des honneurs.

# UNE PHRASE.

Après une journée de chasse, je me promenais avec le maire de Domptail-les-Bois, par les jolis sentiers tout entourés d'épines qui montent au village.

Le bonhomme me montra une haie plus touffue.

—Regardez cet endroit, me dit-il.

Je regardai. Dans la nuit déjà épaisse, les buissons avaient un aspect mystérieux; le parfum des feuilles mortes était doux aux sens et triste au cœur.

Mais l'aspect des buissons et le parfum des feuilles ne sont pas, sans doute, choses remarquables pour un maire de Domptail-les Bois.

—Ici, ajouta-t-il, j'ai arrêté un voleur. Il tenait un pistolet chargé et il me menaçait. J'ai appelé au secours. On s'est rendu maître du misérable.

—Sans qu'il tirât?

—Assurément. Il avait été trop bien élevé pour devenir un assassin : son père était instituteur dans notre commune.

J'admirai ce jugement de campagnard qui voyait dans un crime le fait d'une moins bonne éducation.

—Le croirez-vous, monsieur? A peine sorti de prison, où il avait passé vingt ans, il venait de dérober une blouse.

—Allons! pensai je, c'était véritablement un voleur démocratique.

Ce récit m'avait frappé. Je demandai pourquoi on avait condamné un fils d'instituteur à vingt ans de prison. Heureux d'être écouté, le maire répondit :

—Pendant une fête de village, il avait enlevé la bourse d'un marchand de bœufs.

—Cette bourse était-elle lourde?

Elle valait trois mille francs. De certaines dépenses attirèrent les soupçons sur lui. Mis en éveil, il disparut. Un mois s'écoula. Chacun racontait qu'il était loin, très loin, à l'étranger, au diable. Un soir de décembre, à petits bruits, il rentra chez son père. Le maître d'école et sa femme étaient assis à leur table, sans mot dire. Au grincement de la porte, ils se retournèrent.

—C'est toi! dit le père.

—Oui, dit l'autre.

—Entre.

L'autre s'assit.

—Tu as faim?

—Oui.

Les trois mille francs du juif étaient mangés depuis bel âge.

—Mère, prépare lui des œufs et du lard. Il a faim. Moi, je vais à la cave.

Il alla chercher le maire et le garde champêtre, en leur disant : "Mon fils est chez moi." On arrêta le voleur.

—Monsieur, savez-vous ce qui suivit? On envoya l'instituteur en disgrâce dans la dernière commune du département. Il y arriva un lundi, si j'ai bonne mémoire. Le lundi suivant, Monsieur, il était mort.

Le maire remarqua mon silence. Je souffrais.

Brave homme, au fond de la tombe dédaignée et solitaire, tu ignoreras que je t'ai placé au-dessous des Brutus antiques, qui condamnaient leur fils, et vivaient,—toi, qui es mort de douleur!

Et, au milieu de la nuit pleine de mélancolie, sans entendre des explications désormais inutiles, je répétais la phrase échappée au simple d'esprit, au simple de cœur, si pleine d'émotion :

"Le maître d'école et sa femme étaient assis à leur table, sans mot dire."

Y a-t-il rien de plus tragique que ce silence des vieilles gens qui connaissent l'inutilité des lamentations, l'injustice des reproches et la cruauté des consolations.

La porte grince, et ils se retournent :

".... C'est toi!"

# La Comédienne.

"Monsieur le directeur, il m'est impossible de jouer ce soir : mon enfant se meurt.

—Alors, la belle, il faudrait faire relâche, renvoyer le public? Vous me prenez sans doute pour un niais.

—Je vous en conjure. Je vous le demande à genoux. Ne soyez pas inexorable."

Le directeur répondit par un haussement d'épaules et en fermant violemment la porte, il lui cria :

—C'est entendu, à ce soir, sinon...." et il eût geste farouche de menace, tandis que l'infortunée Suzette avait la gorge tenaillée par un de ces chagrins infinis où l'âme se noie.

Il lui fallut bien pourtant obéir à l'ordre implacable; elle jouait à cette époque un rôle comique qui lui avait acquis la vogue gigantesque du Tout-Paris frivole. Ses gestes et ses intonations étaient habiles à faire éclore le rire. Sa beauté lui attirait des hommages innombrables.

Ce soir-là, toute remplie de douleur, elle eut néanmoins paraître joyeuse. Dès que le rideau se fut levé, impitoyable pour sa détresse, elle s'avança sur la scène, l'air goualleur. Elle dit platamment les gaudrioles et les calembours stupides. Des acclamations saluèrent ses facéties mordantes, tandis qu'une voix intérieure lui murmurait : ta fille! ton enfant!

Cependant, durant le premier entr'acte, elle ne reçut pas de mauvaises nouvelles : une lueur d'espoir se glissa clignotante en son âme meurtrie, et le second acte lui fut moins pénible, bien que parfois une terreur cruelle lui martelât les tempes. Aussi ce fut avec une hâte fiévreuse qu'après les rappels du succès elle courut à sa loge. L'épouvantable message l'y attendait. Sa fille était morte.

Elle s'affaissa hagarde sur le sofa encombré de robes, et ses yeux verèrent un ruisselement de larmes. L'habilleuse la gronda, lui sécha les pleurs avec un fin mouchoir, fit la toilette des paupières, puis la bouscula, l'attifa comme un mannequin d'osier. Quand on est actrice, il faut être jolie et avoir de la gaieté chaude sur le visage, quand même on aurait de la glace au cœur!

Le troisième acte était le plus amusant, les mots d'esprit se culbutaient, les situations drôles se précipitaient. Suzette se crut folle, elle ne voyait, ni n'entendait rien. Un vertige lui cachait le lustre et les spectateurs. Elle fut extravagante. La salle délirait de joie sonore, c'était de la démence burlesque. Seul, un acteur pensa, grâce à une étincelle de raison, que ce pouvait être l'âpre désolation; mais, comme l'assistance elle-même, il figura presque aussitôt que la comédienne ne riait pas jaune.

Au dénouement. Suzette devait avoir une petite mene d'enfant pas sage pour dire à son mari : Je ne peut plus t'aimer! je ne peux plus!

Et le mari la corrigeait de sa gaminerie charmante par un amoureux baiser.

A ce moment, l'infortunée s'éveilla tout à coup de sa torpeur; une atroce vision lui montra le cadavre immobile, parmi les cierges à demi consumés, au fond de la chambre funèbre, et, l'arrachant à la scène violemment, lui fit hurler, la gorge serrée par un crispation de révolte :

—Non, je ne peux plus jouer! je ne peux plus!

Sa voix modula le cri de l'effroyable détresse humaine. Et le public, qui crut à une formidable ironie, manifesta son enthousiasme par le tumulte fou des bravos et des rires bruyants; mais il s'étonna que la toile restât obstinément baissée, alors qu'elle lui dissimulait avec charité que la vie n'est pas un vaudeville.

## PENSEES.

Le souvenir de l'homme que l'on a haï dure plus que la mémoire de celui que l'on a aimé.

On peut trouver du lion ou du tigre en l'homme; dans la femme tous les fétiches sont réunis.

# L'OREILLE FENDUE.

I

Le jour où "l'Officiel" publia enfin sa nomination de commandant, gagnée par seize années d'attente dans le grade de capitaine, Léonard Laroche eut, en même temps, la douceur de lire, au dessous de la bienheureuse ligne, un décret qui tua sa joie. Il était admis d'office à la retraite.

On le jugeait trop usé ou incapable d'exercer le commandement d'un bataillon. Par égard pour ses longs services il recevait un grade honorifique et la retraite qui y était attribuée, mais jamais il ne marcherait à la tête de ses quatre compagnies, et surtout il lui fallait quitter l'armée!....

Léonard froissa le journal d'un geste douloureux et passa sur sa face ses mains fiévreuses; elles lui voilèrent les yeux pour en refouler les larmes.

Déjà "l'Officiel" avait circulé, la nouvelle courait dans des chuchotements; de chaque banquette du café, des officiers se levaient, s'approchaient, félicitaient le capitaine de sa promotion : sur ce sujet ils étaient prolixes. Un mot banal de regret effleurait seul son départ, et le vieux, tout ramolli qu'on l'estimât, pénétrait, sous les compliments, à la fois un dédain et une envie. "Il avait de la chance; le ministre aurait pu lui fendre l'oreille un jour plus tôt, et, dame! il serait parti capitaine : tandis qu'on lui donnait à la fois le grade et la retraite supérieure sans qu'il fût astreint aux deux ans d'exercices exigés de ses camarades."

Pour tous, il était donc un veinard, le père Laroche, et lui, cependant, était si triste!.....

Une amertume élargit sa douleur. Il comprenait encore le tacite reproche décelé dans les propos; il n'était plus bon à rien vieille baderne dont le départ, depuis longtemps, aurait dû faire place à d'autres plus jeunes, plus ambitieux, énervés par l'interminable attente dans les bas grades. Depuis tant d'années, les impatients réclamaient la fameuse réforme promise—et jamais tenue—le rajeunissement des cadres.

Et le vieux, si placide dans sa servitude passée, apercevait tout d'un coup les tréfonds des générations nouvelles, pétries d'égoïsme, élevées dans le culte du succès, incapables d'abnégation; race maladive de nos temps stériles en caractères, mais riche en strugglefortifers.

La résignation perpétuelle de son existence de soldat avait assoupli Laroche à toute désillusion, tuait en lui toute révolte. Il subit les félicitations, ne s'irrita point des appétits qu'augmentait son départ, et, dans sa soumission aux usages, se crut même obligé, à la pension, d'offrir le vin fin aux camarades.

Ces sensations, d'ailleurs, étaient confuses dans sa vieille tête incapable de les analyser; il s'en dégageait seulement un malaise, et, tel un errant dans la nuit, Laroche se sentait isolé dans son deuil.

Les jours suivants, il égrena ses visites d'adieu.

Bonhomme, il agréa les banales condoléances, fut reconnaissant là où il crut distinguer, non point un regret—il n'était point si exigeant—mais une sympathie ou tout au moins de l'affabilité.

A la caserne seulement son cœur de soldat battit. Ses hommes, prévenus, l'attendaient dans le réfectoire. Il balbutia quelques mots, attendri par la vraie tristesse qu'exprimaient les visages. Il les aimait, ses troupiers, et il était aimé d'eux.

Dans le bureau de la compagnie, bouleversé par les effusions sincères dont ses braves enfants l'avaient gratifié, il s'assit lourdement, le front dans les paumes, les coudes à la table sur laquelle il avait tant de fois examiné la comptabilité et signé les pièces.

Debout devant Laroche se tenait le sergent-major. Il ne troubla point le recueillement de son chef, mais attendit que ce dernier relevât le front.

Alors il parla.

—Mon capitaine—mon commandant, veux-je dire—avant que vous nous quittiez, les gradés, et les hommes de la compagnie seraient heureux que vous gardiez d'eux un souvenir, comme d'en conserver un de vous. Si vous y consentez, le photographe est là pour tirer le groupe de la compagnie, avec vous au milieu de nous.

Laroche se redressa :

—Si j'y consens!.. Ah! les braves cœurs que vous êtes!.. Au moins je ne m'en irai pas seul; j'aurai votre présence à tous avec moi; elle ne sortira ni de mes yeux ni de mon cœur.

Les hommes l'attendaient, déjà rassemblés devant l'objectif; très fier, un bon sourire épanoui sur la face, Laroche se campa au milieu d'eux.

Le photographe parti, le vieux soldat voulut parler encore; dans sa gorge les sanglots brisèrent sa voix qui uniquement chevrota :

—Mes amis!.. oh mes amis!..

Frémissantes, ses mains s'offraient aux étreintes, les prolongeaient dans le deuil de les rompre.. et de ne plus les retrouver jamais..

II

Le commandant se retira dans la petite ville où le ramenaient ses souvenirs d'enfance et la maisonnette qu'il avait héritée des vieux.

Laroche ne connaissait plus personne; depuis le jour où l'avait appelé la conscription, trente-cinq ans s'étaient amassés; mais grâce aux vertus de ses parents, le nom qu'il tenait d'eux n'était pas oublié.

Au café, il eut sa table réservée, et le patron s'abonna, en l'honneur de son client, au Moniteur de l'Armée. Il le remettait au commandant et n'aurait permis à personne autre de rompre la bande du journal.

La ville était fière de son commandant, l'unique retraité qu'elle possédât. Jadis, les anciens serviteurs du pays se plaisaient à élire en elle leur refuge. La rivière était poissonneuse, le climat doux, le prix de la vie modique, toutes choses importantes pour les vieux découverts qui doivent mesurer leurs besoins et leurs plaisirs aux minces munificences de leur pension. Mais depuis, un chemin de fer avait traversé la localité; la facilité des transactions renchérissait tables et logements; les ingénieurs, devant l'eau vive, peu soucieux des truites, s'étaient révoltés à l'idée d'une telle force motrice improductive, et des usines avaient aligné leurs cheminées fumeuses là où frissonnaient les peupliers verts, et elles empoisonnaient la rivière de leurs issues. Adieu, dès lors, aux lentes et délicieuses stations, sur les berges ensoleillées, la ligne à la main, dans la convoitise d'une friture.

Un à un, les pauvres gens étaient partis à la recherche d'une hospitalité accessible à leur budget. Quelques-uns, enracinés au pays, avaient regné sur leur tabac ou leur demi-tasse, la mort avait moissonné leur petite troupe. Enfin, depuis deux ans, le dernier avait disparu, quand Laroche arriva.

Sa venue fut considérée par la ville comme une revanche des défections et une espérance; elle pouvait attirer d'autres officiers supérieurs. Ceux-ci, mieux retribués que les capitaines ou lieutenants déserteurs, rendraient à la cité chauvine sa gloriole, car, sans l'avouer, elle avait encore sur le cœur la défection de ses anciens fidèles.

Aussi le bon Laroche se sentit ragaillardi par la sympathie et la déférence qui partout l'accueillaient.

Il s'était installé modestement dans la petite maison familiale qu'égayaient un jardinet fleuri et une tonnelle touffue de clématites, dont l'ombre serait bonne, l'été, pour prendre l'absinthe avec les amis. Sur la façade enguirlandée de glycines, la fenêtre ouvrait l'entrée à la vie extérieure, aux distractions de la route que peuplaient les jours de marché.

Dans la chambre, en face du lit, il cloua au mur la photographie encadrée, grâce à laquelle il vivait encore avec ses troupiers. Et quand un rayon entrait, sous le miroitement du verre, les faces s'illuminaient d'un sourire.

Quand il eut, au dessous, placé son brevet de la Légion d'honneur, accroché son sabre et son revolver, la décoration lui parut complète. Et la première pipe qu'il fuma, au soleil d'automne, devant ses chrysanthèmes épanouis, lui fut délicieuse, bien que des fleurs montât la mélancolie de leur senteur amère, le parfum d'une rosée de larmes.

Mais vint l'hiver; le jardinet grelotta, dépouillé; le soleil n'eut, entre les nuages, que de pâles sourires, et, quand Laroche, après sa demi tasse, rentrait au logis et se trouvait seul devant son feu, les heures traînaient. Il bourrait pipe sur pipe, feuilletait son annuaire sans parvenir à combler les journées vides. L'inaction pesait à cet homme après sa longue habitude d'une existence aux occupations multiples et réglées. Par surcroît, la saison n'était point propice aux promenades; d'ailleurs, le vieux soldat devait s'avouer que ses jambes réclamaient des ménagements; on n'a pas trente-cinq ans de services sans rhumatismes.

Au départ du régiment, Laroche se trouvait encore vert, et, depuis qu'il était découvert, il sentait la vieillesse peser sur lui, chaque jour, plus lourde.— "Plus je me repose, plus je suis las! s'étonnait-il; tonnerre! je ne suis pourtant pas au champ!"

Léonard perdait l'appétit et le sommeil. Il dépérissait comme un arbre transplanté trop tard dans un nouveau sol; les racines rompues ne buvaient plus la sève nourricière. Alors, malgré lui, un frisson le secouait, il se remémorait la cruelle vérité tant de fois énoncée dans les propos de pension : la moyenne des retraités ne coûte pas à l'Etat deux ans de pension.

Et cet homme, soldat de Solférino, sergent de Puebla, officier de Gravelotte, cet affronteur de danger, devant la mort sourneise avait peur.

Mais le printemps allait reverdir l'espérance, le soleil réchauffer les membres engourdis, et et Laroche se crut vainqueur à la vie quand au nid, suspendu à son toit, apparut la première hirondelle.

III

Au café, en dépliant le Moniteur, Laroche eut l'œil attiré par le numéro de son régiment. De nouveaux bataillons de forteresse étaient désignés pour renforcer la frontière de l'Est. L'ancien corps du commandant était compris parmi eux, et la fraction détachée se trouvait être son propre bataillon.

Les places à garnir étaient indiquées. Un éblouissement aveugla Laroche. La route à suivre pour gagner la nouvelle garnison avait la petite ville parmi ses gîtes d'étapes.

Son bataillon! Il le reverrait donc encore une fois!.....Une angoisse suspendit sa joie : "Si le transport allait s'effectuer par voie ferrée?"

Il écrivit et fut rassuré. Le mouvement s'exécuterait par étapes; les ordres étaient arrivés, les dates fixées : dans trois semaines, Laroche aurait auprès de lui ses compagnons d'armes.

Le jour même, il fit sa caisse; ses économies étaient minces; néanmoins, en se privant un peu, il pourrait recevoir les camarades à sa table payer une chopine par tête à ses anciens troupiers. Il se fût plutôt endetté que de renoncer à cette joie.

Ses troupiers! c'était à eux surtout qu'il songeait. A l'exception de la dernière classe libérée, il retrouverait dans leurs rangs les hommes qui avaient servi sous ses ordres. Son ancien contrôle à la main, il se campait devant la photographie et recherchait ceux qu'il pourrait désigner par leur nom. Sa mémoire rouillée se rajeunissait à cet exercice. Ah! il ne les avait point oubliés, ses enfants! à chaque nom revivaient devant lui physionomie et caractère. Par avance, Léonard converssait avec chacun d'eux, évoquait des souvenirs menus mais précis, trouvait d'adorables paroles dont son cœur était embaumé.

Il s'inquiétait encore des changements que, dans la compagnie, avait dû amener son départ. Son successeur, venu d'un autre corps, lui était inconnu. Etait-il aimé des soldats? leur était il miséricordieux? Laroche le souhaitait de tout cœur; mais si le nouveau venu l'avait supplanté dans l'amour de ses hommes, il en eût été jaloux.

Chaque matin, après son déjeuner, le commandant trompait son impatience par une promenade sur la route d'où bientôt il verrait poindre la colonne. Il restait de longues minutes, arrêté en face du long "ruban de queue" qui s'étalait au delà du coteau, et savourait par avance les anxiétés de l'attente et les joies de l'arrivée.

Au cours de ces stations, il avait en froid, il toussait, mais riait aux avis des bonnes gens qui voulaient le forcer à se soigner. Allons donc! il serait guéri quand les amis seraient là.

Laroche se minait d'attente. La nuit, il s'agitait, fiévreux, tenu en éveil par l'intensité de son désir. Durant ses courts assoupissements, il se croyait toujours sur la grand route au sommet de la côte, les yeux tendus vers la crête lointaine d'où la troupe allait surgir. Et les heures passaient; il s'irritait du retard, se tourmentait d'inquiétude. Enfin, les tambours débouchaient, avançaient. Plus ils se faisaient proches, moins il les voyait distincts....Une buée troublait ses yeux, et, dès qu'ils l'atteignaient, la nuit la noyait....Aveugle, il entendait le martèlement des pas sur le chemin; la troupe allait, le dépassait sans le voir. Son angoisse s'éperdait en un appel ...Brusquement l'éveillait l'effort du cri, et Léonard s'effarait, la sueur aux tempes, les oreilles bourdonnantes, les yeux écarquillés dans les ténèbres.

Puis la toux impitoyable le secouait, la poitrine cassée par de longues quintes, et, s'il se rendormait, c'était pour se débattre en de semblables cauchemars.

Tout était prêt maintenant pour recevoir ses hôtes; encore deux jours et ils seraient là. Mais la veille de leur arrivée, la vieille Benoîte qui faisait le ménage trouva le commandant dans son lit, suffoquant, battant la campagne. Le médecin appelé hocha la tête : une pneumonie; l'état du vieux soldat était grave.

IV

Dans la petite chambre aux jalousies closes, Benoîte erre d'un pas assourdi; elle s'approche du lit, se penche sur le front du retraité. Laroche péniblement halète; dans sa fièvre, sa voix, saccadée de toux, évoque des visions glorieuses : "Patrie.. Drapeau.." Puis dans un sifflement elle se déchire.. "Mes hommes!.."

Le docteur est revenu; le mal progresse, le commandant est perdu..

Au dehors éclate le tumulte des tambours, les clairons enflent les notes en envolées joyeuses, le pavé sonne sous les pas rythmés parmi lesquels détonnent les tintements des fers.

Le commandant s'est redressé, la face ardente, l'ouïe attentive ....Il entend....Il se souvient :

—La marche du régiment!...

Voici les amis attendus!....Il veut se lever, retombe sur l'oreille....Désespéré, il invoque Benoîte.

—La fenêtre!....ouvrez la fenêtre!

—Mais.....hésite la brave femme.

—Ouvrez!.....Je veux les voir!....

Une telle supplication criait dans la voix de Laroche, sa figure se convulsait d'une si douloureuse angoisse, que Benoîte dénoua ses scrupules de garde-malade. Elle déclancha l'espagnolette, repoussa des deux mains les persiennes.

D'un flot, l'air, la lumière, la vie, envahirent la chambre. Et dans la gloire du soleil, le bataillon déboucha.

Le commandant implora encore :

—Plus près!....

D'un effort Benoîte roula jusqu'à la fenêtre la couchette du mourant. Alors comme défilait sa compagnie, Laroche se souleva, enfla sa voix :

—Mes enfants!....

Des têtes se tournèrent vers l'appel entendu; une clameur houla, vibrante de bonheur, chaude d'enthousiasme :

—Le capitaine!.... Vive le capitaine!....

Un rayon ensoleilla le front du vieux; ses lèvres palpitèrent se fleurirent de la caresse qui leur était venue. Mais déjà la troupe était passée. D'une détente, le commandant s'affaissa, la bouche à jamais fermée sur le suprême baiser d'amour, la tête orgueilleuse par la joie qui avait illuminé sa mort.

# DEPECHES Télégraphiques

## Banque fermée.

Lancaster, Pa. 21 janvier—La notice suivante a été placardée aujourd'hui sur les portes de la City Savings Fund Trust Company

Les directeurs de cette compagnie ont pris la décision de clore ses affaires. Ils ont l'assurance que toutes les dettes seront payées en plein.

La compagnie a été organisée en 1902, avec un fonds capital de $150,000. Des rumeurs relatives à une faillite imminente circulaient depuis plusieurs mois.

Lors de l'organisation, on portait à $1,146,432 les ressources de la banque.

Avant cette époque les affaires étaient dirigées par une institution de banque privée sous le nom de D. P. Rocher et Fils.

## Sucre de Honolulu.

San Francisco, 21 janvier—L'arrivée ici de la première cargaison de 15,000 sacs de sucre de la "Honolulu Sugar Company" a causé une baisse de dix sous dans le prix du sucre de betterave sur le marché.

La consignation a été distribuée à trois maisons qui ont refusé de prendre part à la réorganisation de l'association commerciale locale qui a contrôlé jusqu'à présent la situation sucrière ici, leurs transactions se font sur une base indépendante.

## Sir F. J. Packenham.

San Francisco, 21 janvier—L'Hon. Sir Francis John Packenham, K. C. M. G., ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de la Grande Bretagne en Suède, est arrivé ici de l'Orient et va continuer son voyage autour du monde par voie de l'Australie.

C'est un neveu du général Packenham de l'armée Anglaise qui fut tué par les tirailleurs du général Andrew Jackson pendant qu'il conduisait vaillamment ses troupes à la Bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815. Il est l'oncle du comte de Longford actuel.

## Mort du comte Julius Szapary.

Budapest, 21 janvier—Le comte Julius Szapary, ex-ministre de la Hongrie qui fut à une époque président de la délégation Hongroise, est mort aujourd'hui à Abbazia, Autriche.